

La voyageuse

Francine Pelletier

Number 23, 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15829ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pelletier, F. (1984). La voyageuse. *Moebius*, (23), 39–40.

FRANCINE PELLETIER

La voyageuse

Ils croyaient m'avoir enfermée pour toujours.

Ils croyaient leur prison immuable — cette boule de métal minuscule où l'on ne peut lever un bras sans heurter la paroi. Ils croyaient me perdre à jamais dans l'espace comme au fond de leur mémoire. Ils croyaient que leur capsapen serait mon cercueil.

Comme ils se trompaient.

Ils me condamnaient à l'enfer pour avoir fait justice — la justice des faibles. Pour avoir défendu mon corps que convoitait ce voyeur, là-bas, sur Antarctus. L'un de ces travailleurs des mines qui vit loin de tout pendant des mois et qui au retour se précipite sur la première femme qu'il aperçoit. Un animal en rut. Un obsédé qui se croit tout permis. Rien que pour son regard, il méritait la mort. Les Juges n'ont pas voulu comprendre. Ils étaient sourds et aveugles.

Mais j'ai tout préparé. Je leur ferai payer chaque seconde passée à tourner dans l'espace, à étouffer ma haine, à me ronger les jointures jusqu'au sang.

Je me trouvais dans un état apathique lorsque j'ai rencontré la Chose. J'avais perdu jusqu'à la volonté de haïr. Une morte vivante. Hagarde et sans souvenir.

Tout d'abord, je n'ai pas saisi ce qui m'arrivait. Cette drôle de nuée. Un incendie glacé qui envahissait la capsule. Et puis, une douleur intolérable m'a déchiré la tête. J'ai cru que mon cerveau allait éclater. Je me suis roulée au sol avec frénésie.

Une chaleur étrange s'est glissée en moi. Je me suis calmée doucement. Et la Chose a commencé à parler.

Bien sûr, elle ne prononçait pas vraiment de mots. Mais elle cherchait à me rassurer, je l'ai senti. Cette Chose était toute bonté. Aimable. Naïve. Elle m'a fait comprendre qu'elle voulait être mon amie. Si elle m'avait fait souffrir, au premier contact, c'était par ignorance. Elle en était bien désolée. Elle désirait m'aider.

Alors, j'ai essayé à mon tour de lui parler. J'ai utilisé toutes les langues et tous les codes que je connaissais. J'ai rempli

ma pensée de cachots sombres, de cages et de prisons. J'étais la victime vulnérable, ma faiblesse appelait au secours.

Il me semble qu'il a fallu des siècles. Mais l'espoir, enfin, me rendait toute la patience du monde.

J'ai su qu'elle avait compris quand le capsapen s'est mis à remuer. La Chose le tâtait. Elle cherchait à l'ouvrir.

Je savais qu'il devait exister un moyen pour sortir de la capsule, mais je ne souhaitais pas le payer de ma vie. Mes pensées se sont tendues vers la Chose. Atmosphère. Respirer. D'anciennes images sont revenues à ma mémoire par bouffées de sensations nostalgiques. Le soleil au-dessus d'un océan et le cri déchirant d'un oiseau. Des prairies de jade et d'ocre, l'odeur de la terre mouillée.

La Chose m'a bercée avec tendresse, caressante.

Elle ne s'est jamais laissée troubler par ce ressenti sourd qui agitait le fond de mon être. La violence était sans signification pour elle. Comme une élève studieuse penchée sur ses cahiers, elle s'appliquait à ma délivrance.

Je ne sais pas comment elle y est parvenue.

J'ai perçu tout d'abord comme un signal. L'air ambiant vibrat, ma tête bourdonnait de sons aigus. Dans un cauchemar sinistre, j'ai senti le capsapen se mettre à craquer. La lumière s'est éteinte. Par les déchirures du métal, j'ai vu la Chose irradier une lueur de flammes. J'ai cru que j'allais être projetée dans l'espace.

Mes hurlements m'ont empli toute entière et j'ai sombré en moi comme en un gouffre sans fond...

Lorsque j'ai repris conscience, je flottais. Je nageais sans effort, protégée par une substance molle et insaisissable.

À travers le brouillard qui m'entourait, avec une acuité terrifiante, je percevais le vide total, le néant infini du cosmos autour de moi, un monstre qui m'avalait.

Mais, dans la tiédeur du nuage, un chant très doux invitait au repos. Un murmure qui progressivement a gagné mes oreilles. La peur s'est soudain détachée de moi, comme un lien de fer qui tombe, pour me laisser enfin légère. Et libre.

Pourquoi ne suis-je pas morte ? Quelle est cette entité qui m'entraîne dans l'espace ? Y a-t-il des archives quelque part dans l'univers qui gardent le souvenir d'une telle masse d'énergie intelligente ?

Une partie d'elle s'est installée en moi. Quelle que soit cette chose, elle est mon alliée. Nous voyageons toutes deux au milieu des étoiles.

Elle me conduit vers les Juges, vers ceux qui avaient fait de moi une loque pitoyable. Et je progresse inexorablement, au centre de ma nuée. Bientôt, nous atteindrons Antarctus.

Ils croyaient m'avoir enfermée pour toujours...